

# Défiger le signe linguistique

Passage et parole, ou : la fonction du sens à travers le système intégratif de la langue

---

Pierre Johan Laffitte  
IUFM, Université de Picardie-Jules Verne.  
pjlauffitte@almageste.net

## 1. Introduction. *Un ou trois, jamais deux : le sort véritable de l'interlinguistique*

Mes propos s'inscrivent dans la continuité des interventions faites vendredi sur les classes calandretas, et qui ont présenté leurs dimensions linguistique, didactique et pédagogique ; je vais aborder quant à moi ce que ces dimensions ont de commun sur le plan sémiotique, c'est-à-dire d'un point de vue de la logique du langage.

Pour l'enfant qui grandit dans une classe coopérative calandreta, l'apprentissage de l'occitan déborde le seul territoire d'une langue, et même de deux langues. Il se fait voie d'accès royale au phénomène interlinguistique, et devient la petite musique unique qui donne sens au multilinguisme. Mais pas seulement : dans une classe devenue milieu porteur d'une grande diversité intellectuelle, la langue devient une institution parmi d'autres, elle peut varier sans perdre de sa régularité, en permanence questionnée, manipulée à travers des pratiques vivantes (lieux de parole, texte libre, etc.). La rencontre entre occitan et méthode naturelle promeut l'expérience du transfert entre structures linguistiques, au sein de dispositifs didactiques (tel que *Familles de langues*), mais aussi et avant tout au sein de l'acte singulier d'une parole désirante et échangée (Quoi de neuf?, journal, correspondance scolaire...); plus encore, les élèves s'approprient la dimension multilingue à l'œuvre dans tout usage d'une langue. Mais surtout, l'expérience ainsi faite de la vie des langues dans une classe institutionnalisée est porteuse d'une autre expérience, plus profonde, celle de l'essence du symbolique : le partage et le passage. Une langue *plus* une langue, cela ne fait jamais deux, mais toujours et immédiatement *un et trois*. *Un*, car (Eric Sudrat) tout espace symbolique d'échanges langagiers, matériels et fantasmatiques n'existe que s'il est unifié. *Trois*, car pour que deux langues fassent sens dans leur mise en relation, il faut que joue une 3<sup>e</sup> dimension sous-jacente et décisive : le passage de l'une à l'autre, la médiation qui les fait exister l'une et l'autre, leur jaillissement dans l'acte de parole qui marque leur départ l'une par rapport à l'autre. Une langue n'est jamais pensable hors de son articulation distinctive à une autre langue — c'est-à-dire à *toutes* les autres. On retrouve la thèse de F. de Saussure, qui définit la langue, ou plus largement le linguistique, comme structure : un signe n'existe que dans la différence avec d'autres signes, à ceci près qu'en situation multilingue, le « signe », c'est la langue elle-même. La langue prend ici une dimension symbolique, elle évolue dans la sphère du langage, qui est la spécificité humaine : on est ici à hauteur anthropologique. À cette aune, qui n'est plus strictement linguistique, la distinction langue/dialecte cède le pas à une valeur transversale : l'ouverture de tout langage, interne et externe. Une telle ouverture défige l'idée que l'on peut se faire du bilinguisme. Mes propos de non-linguiste seront naïfs et très généraux — trop, sans doute —, mais l'idée que je voudrais proposer est que le bilinguisme est un concept qui, si on le prend au sérieux, doit immédiatement être dépassé au profit du multilinguisme et de la dimension interlinguistique comme fait linguistique premier, avant même ce qu'on appelle « une langue ». Car au fond, qu'appelle-t-on *la* langue? (Je rappelle une distinction de vocabulaire : il y a deux acceptions au mot « langue », et je serai amené de passer de l'une à l'autre. Il y a la langue concrète (l'occitan, le guarani) et je parlerai alors d'*une* langue ; par

opposition avec *la* langue, quelle qu'elle soit, concept abstrait : c'est ce concept que Saussure associe au terme de « structure ». Et c'est tout le spectre de cette notion de structure que je vais parcourir ici.)

## **2. L'intégration, opération linguistique fondamentale**

Qu'est-ce que la langue ? On peut se la représenter tel un jeu de poupées russes qui s'intègrent les unes dans les autres. Pensons à l'image de l'arbre, avec lequel on représente généralement une phrase : depuis son plus petit élément, le phonème, on passe par les différents niveaux intégrants : le phonème s'intègre en un graphème, en un monème, morphème et/ou syntagme, en un « groupe de mots », en une proposition articulée autour d'un pivot verbal ; une phrase complexe n'est à son tour qu'une intégration de la phrase simple dans un nouvel échelon intégratif ; la phrase s'intègre à son tour en un énoncé plus large (discours), un acte d'énonciation dans un contexte donné — c'est la dimension pragmatique. La langue est donc un système qui intègre différentes réalités (sonore, graphique, usuelle) dans une structure qui situe ces différents éléments à des places réglées, à différentes hauteurs (selon leur matière). Et chaque fois, un élément ne prend de valeur que parce qu'il est intégré au niveau supérieur : un phonème n'a de valeur que s'il est pris dans une combinaison de monèmes (image acoustique), lesquels n'ont à leur tour de valeur que pris dans la construction d'un syntagme (image signifiante), qui est quant à lui un « constituant immédiat de la phrase ». Plusieurs modalités d'intégration se croisent : phonétique (portant sur le matériau sonore), graphique (matériau visuel), sémantique (matière « immatérielle » de la signification), morphosyntaxique (matériau syntagmatique), pragmatique (la langue comme matière active). Toutes ces modalités font l'objet de sciences isolées, dont je n'évoque pas la grande complexité ici, mais sans évidemment l'ignorer ni la minorer ; je tiens seulement à souligner qu'elles participent, d'une façon elle-même complexe, à renforcer le système qui les intègre toutes : la structure de la langue. Je n'insiste pas plus sur le détail de cette thèse : l'intégration comme opération linguistique fondamentale ; je soulignerai seulement qu'elle permet aussi de rendre compte des situations non orthodoxes (erreurs, structures atypiques, effets de style), mais également des compétences des usagers (maîtriser plus ou moins correctement les lois de la langue peut encore se penser selon une logique intégratrice).

## **3. L'interlinguistique prime la langue**

Ce qui me semble important, c'est que cette dynamique intégratrice se poursuit par-delà le palier d'une langue : la rencontre de deux langues les intègre à leur tour dans un nouvel ensemble. Le principe intégratif ne s'arrête pas à l'échelle inférieure à la langue, il demeure valide quelle que soit la quantité de langues entrant dans la compétence du locuteur. Bien sûr, le fonctionnement intégratif change (ce ne sera pas une « super-poupée russe » : c'est ce que j'aborderai dans la 2<sup>e</sup> moitié de ma communication), mais la compétence linguistique consiste toujours à choisir le signe approprié. Le savoir linguistique, en devenant interlinguistique, ne change pas de nature, mais seulement d'ampleur.

Plus encore, une langue est toujours tissée d'autres langues, la linguistique historique et la linguistique comparée nous l'apprennent : « une » langue n'existe jamais seule, elle est toujours, déjà, dans un rapport de distinction par rapport à d'autres codes possibles. Au commencement il n'y a pas « une » langue face à « une », ou d'« autres » langue(s), mais toujours, déjà, le rapport entre ces langues, qui les constitue comme systèmes de signes, et les fait accéder au fait de la valeur : les langues sont intégrées dans ce que j'appellerai « l'interlinguistique ». A proprement parler, le terme d'« interlinguistique » désigne justement ce qui n'est pas la langue, mais le lien

extérieur qui la relie à une autre langue ; malgré cela, entendons ce terme comme notion interne : comment une langue, dans sa propre structure, construit-elle sa relation aux autres langues ? Une telle question guide l'étude des rapports historiques et sociaux entre des langues particulières. Sans même prendre le cas de langues appartenant à une même famille (les langues romanes par exemple), pensons aux relations entre le français et l'anglais, dont les spécificités transparaissent, ne serait-ce que dans le simple choix informatif dévolu au déterminant possessif de la 3<sup>e</sup> personne (avec *son/sales* : le français renseigne sur le genre de la chose possédée, et avec *his/her/its* l'anglais insiste sur le genre de qui possède) ; même si cet exemple semble ne pas créer une compétence nouvelle, savoir cela change notre regard sur la notion de possession. Si la valeur d'un signe linguistique dépend de la totalité du système dans lequel il se construit, plus ce système sera riche, plus la valeur du signe s'affinera. La rencontre entre deux langues peut ne pas les changer en surface, elle les reconfigure en profondeur. Que l'on se souvienne de l'époque où le normand et le saxon se sont interpénétrés, menant à des répartitions lexicales dépendantes du contexte social des locuteurs saxons, selon qu'ils étaient en contact ou non avec les dominants normands : *sheep/mutton*, *pig/pork*, etc. : la répartition entre les deux langues s'est complexifiée et enrichie par la construction de catégories sémantiques déterminantes pour nos représentations du monde.

#### 4. « La structure, c'est le langage » (Lacan) : du linguistique au sémiotique

Néanmoins, ce n'est encore pas dans ce cadre que je situe exactement ma discussion. Les langues, systèmes de signes, deviennent elles-mêmes des signes dans un système qui les intègre : elles ne prennent valeur que l'une par rapport à l'autre. L'interlinguistique nous fait ainsi entrer dans l'aire des signes, du langage : la sémiotique. C'est cette hauteur d'intégration qu'il nous fallait atteindre. On y reste fidèle à la thèse fondatrice de Saussure : la langue et l'interlinguistique sont une structure, c'est-à-dire un système réglé de rapports et de différences, qui définit la valeur des êtres ainsi placés, créés et échangés. En fait, la structure n'est pas propre au concept de langue, mais à celui, beaucoup plus vaste, de langage (comme dit Lacan, « la structure, c'est le langage ») : c'est parce que la langue est un langage parmi d'autres, c'est-à-dire un système de signes, qu'elle est une structure. Ainsi, le fait fondateur du linguistique nous fait sortir de la langue pour entrer dans le langage, c'est-à-dire dans le symbolique, la dimension anthropologique fondamentale.

Dans ce cadre structural, on peut préciser le concept d'interlinguistique. Il désigne presque ce que la psychanalyse appelle une « relation objectale », une relation interne de la langue à ce qu'elle constitue comme son Autre, et sans lequel elle n'est rien puisque cet Autre la constitue, elle, comme l'Autre de l'Autre, c'est-à-dire comme elle-même. L'autre de la langue, c'est ce qu'elle ne sera jamais, et qu'elle place au fondement de son « identité » ; moyennant cette acceptation de ce qu'elle renonce à être, elle peut être elle-même, et être « unique » parce que délimitée.

#### 5. Bilinguisme, à mi-chemin entre figement et passage

Or, si cet enjeu apparaît comme crucial, c'est bien dans le cas du bilinguisme. Le terme de « bilinguisme », surtout en didactique, révèle l'ambiguïté du concept de « langue ». Soit les deux langues sont considérées comme déjà existantes, fixées, et alors le bilinguisme reconduit ce positivisme « au carré », renforce ces deux identités linguistiques, en se définissant comme le savoir, la gestion du passage d'un code à l'autre ; sur le plan didactique, on pourrait même se contenter d'une inculcation « comportementaliste » des compétences qui adaptent l'enfant aux deux paysages linguistiques clairement identifiés par une frontière qui les sépare et les disjoint ; à terme, cela s'appellera toujours du communautarisme et de l'identitarisme. Soit le bilinguisme promeut un abord du fait linguistique qui appelle immédiatement son propre dépassement vers le

multilinguisme et l'interlinguistique. Et alors, le bilinguisme peut être cette expérience qui « ouvre les frontières » au lieu de les garder et de les renforcer. Mais encore faut-il situer ce qu'est une frontière, et pour cela, que le bilinguisme soit intégré dans un régime de fonctionnement proprement symbolique. Je vais à présent décrire ce régime.

## 6. Désir et structure. Les fondements sémiotiques de la langue et de la pédagogie

Qu'est-ce que le fait d'être une structure apporte de vital à toute langue *humaine* ? J'en ai déjà parlé : c'est l'expérience du passage et de l'ouverture ; hors cela, point d'accès au langage et à la structuration de notre être-au-monde. C'est pourquoi, plutôt que d'interlinguistique, on devrait parler de translinguistique : « trans- » (la traversée, le passage, l'ouverture) exprime la loi dynamique qui anime le langage, au sein d'une langue ou entre plusieurs. La structure permet une dynamique de circulation parmi l'ensemble de places disposées par le système de la langue ; en-deçà, on ne fait que désigner un ensemble figé, sans existence, de règles sémantico-syntaxiques. Et ici, apparaît au mieux le fait que le degré d'intégration symbolique n'a rien d'une « poupée russe » supérieure ; le changement de mon image témoigne de ce que le degré d'intégration ultime (du point de vue sémiotique, s'entend) vise dans son principe même à remettre en question (et en mouvement) l'image trop fixiste que véhicule, dans son organisation même, un schème intégratif qui serait disjoint de son régime de fonctionnement symbolique.

Cette dimension de passage qui anime la langue, c'est le sens. Le sens c'est ce qui « passe entre », le fait qu'il y ait du passage, de la dynamique, de l'hétérogénéité : c'est la logique du passage entre différents signes, significations ou discours. Le sens n'est pas un synonyme de « signification » : il peut y avoir une syntaxe et une sémantique de la signification, mais pas du sens, dont il n'y a qu'une « logique » (Deleuze). Sur le versant subjectif, la structure est ce qui permet qu'il y ait du sens au fait même de parler, c'est-à-dire que, sur un ensemble réglé de lois et d'usages, embraye un désir de dire, au sens psychanalytique du terme : c'est-à-dire qu'une parole soit portée dans sa singularité par de la structure et du désir, et non seulement un programme appliqué<sup>1</sup>. Or, rien n'est moins programmable que l'advenue du désir, précisément parce qu'il est inconscient, irréductible à toute procédure, à toute capture. Du désir, dans notre parole comme dans notre faire, on ne peut que tenir compte : soit en l'accueillant, soit en en déplorant l'absence.

Or le désir, seule une structure peut l'accueillir avec toute la politesse et l'indirect qu'il requiert, sans l'écraser, en le dialectisant en une parole. Est-il étonnant de retrouver ici le souci central, « sacré », de la pédagogie, à savoir : Comment le désir advient-il dans la parole ? La réponse est :

---

<sup>1</sup> Cette définition « désirante » de la parole, fortement dépendante du champ freudien, se distingue donc de la seule « parole » telle que le *Cours de Linguistique générale* la présente, c'est-à-dire comme occurrence totalement défaite de la langue, dans une relation de stricte complémentarité. De façon plus approfondie, cette distinction, qui devrait « défaire » tout le structuralisme linguistique, est la brèche que Lacan va investir avec son concept de *lalangue*, qui précisément tentera d'introduire du tiers entre loi générale de la langue et occurrence particulière des énoncés : la singularité désirante de l'énoncé inconscient. Cette singularité est homogène à un modèle structural, qui seul est apte à l'accueillir dans la langue, et à ne pas la rejeter dans la contingence de ce qui n'est qu'occurrence et non loi universelle. Dans cette voie, on sait que Lacan s'éloignera de ses essais antérieurs de prise en compte de la linguistique structurale, qu'il raillera sous le terme de « linguisterie » ; sur ce chemin, c'est la sémiotique peircienne qu'il rencontrera, avec une fertilité que Michel Balat a mise au jour (*Des Fondements sémiotiques de la psychanalyse. Peirce après Freud et Lacan*, Paris, L'Harmattan, 2000). Néanmoins, seule une vision réductrice lirait dans cette progression du psychanalyste vers son triptyque conceptuel lalangue/discours/semblant des années 1970 un abandon du modèle structural, et donc l'impertinence définitive du point d'appui « saussurien » ; il suffit, pour se convaincre que Saussure ne peut en rien se réduire à la vulgate du *Cours de linguistique générale*, de lire les différents écrits qui, ces quinze dernières années, se sont multipliés sur toute l'entreprise linguistique et sémiologique proposée dans les autres écrits de Saussure.

seulement s'il y a du sens. Si parler ou être dans la classe ne fait pas de sens, alors l'enfant ne sera là que sur le mode de la récitation, de la conformation aux codes, son désir sera ailleurs : il « parlera bien », mais il ne parlera pas, et la pédagogie qui soutient le sujet dans son effort de dire régressera à la seule technicité du bien-dire. Cela peut marcher quand on a à faire à des enfants suffisamment névrosés et aliénés à la loi sociale et à son code linguistique ; en revanche, quand on a à faire à des sujets qui sont en rébellion face à cette loi, on sera face au « mal-dire » comme attitude de révolte, de contestation ; dans le « non-dire » pour ceux qui se retirent du jeu social ; sans parler des cas où, pire, le sujet connaît des failles et des défaillances dans sa « machine du dire », c'est-à-dire la psychose, l'autisme, les pathologies graves du fantasme et du langage chez l'être de parole qui a « déraillé dans le symbolique » (Lacan). Or, la monographie d'écolier présentée hier par Corinne Lhéritier en atteste, et toutes celles écrites depuis plus de soixante ans, c'est à cette profondeur que la pédagogie institutionnelle peut aussi agir.

Voilà pourquoi *ne pas céder sur la qualité sémiotique* de la classe et de la langue me semble si important : pour des questions théoriques qui sont indissociablement cliniques et éthiques. Aujourd'hui en effet, fleurissent les « orthopédies » des dysfonctionnements dans l'usage des codes (dyspraxie et autres). S'en tenir à elles seules en guise d'éducation ou de thérapie, entraîne l'ignorance de ce qui relève du langage, et la régression de ce niveau d'intégration symbolique au niveau intégratif inférieur du code plus ou moins bien maîtrisé de la langue : au sens strict, on assiste à la désintégration de ce qui constitue l'être humain en tant qu'humain. Selon cette doxa, les structures psychiques profondes seraient réductibles à du cognitif, du neurologique, du comportemental — soit parce que l'on ne sait pas affronter ce qu'il en est des dysfonctionnements de la structure psychique, soit parce que l'on pose plus radicalement que ce niveau d'intégration (c'est-à-dire essentiellement l'inconscient freudien) n'est qu'une chimère. Chimère que je tiens quant à moi, au contraire, comme le niveau intégratif le plus fondamental pour ne pas figer la singularité de tout sujet et réduire son existence à n'être qu'un cas particulier de lois générales préfixées : que l'on parle de linguistique, de pédagogie ou de toute autre pratique ou savoir, il faut défiger le régime imaginaire des déterminismes réductionnistes et positivistes, et ne pas céder sur l'intégration symbolique, structurale, de ce sans quoi il n'est pas d'anthropologie sérieuse : le désir.

Voilà l'autre point où la linguistique et la pédagogie engagent une même dimension sémiotique. J'ai dit que la structure, c'est ce qui permet qu'un milieu soit tissé de symbolique, suffisamment délimité pour qu'il puisse s'ouvrir : s'ouvrir au monde, mais également laisser au sein de ce milieu suffisamment de passage entre les différentes places occupables — on reconnaît là le concept de lieu, au cœur de « l'institutionnalisation » de la classe. Cette caractéristique de la structure vaut pour tout être, pour tout phénomène de langage. Tout ce qui est humain est langage. Ici, nous sommes dans la dimension anthropologique, du fondement de toute pratique et de toute situation spécifiquement humaines. De la même façon que j'ai distingué entre une langue et l'interlinguistique, de même la pédagogie situe son action à hauteur de ce niveau anthropologique et sémiotique, et intègre la didactique : pas l'inverse. La pédagogie fait de la classe un milieu « structuré comme un langage », tandis qu'il n'y a de didactique que d'un objet d'apprentissage, aussi complexe soit-il, comme l'est une langue ou un dialecte.

## **7. Le bilinguisme à régime symbolique**

J'en reviens donc, pour conclure, à la question du bilinguisme : intégré dans une telle classe, il peut déployer toute sa portée : son geste de passage est la reconnaissance d'une frontière comme ce qui distingue et qui relie, c'est-à-dire la limite signifiante entre deux pays — mais sans jamais

sacrifier ni oblitérer le sentiment profond, l'arrière-fond d'un même paysage, celui d'un monde de langage dans lequel nous évoluons, libres. Défiger la notion de frontière, ce n'est pas l'éliminer car elle a une valeur structurante, permettant d'établir une langue (« maternelle » ou « autre ») comme repère identificatoire : ce que l'on défige, c'est son statut imaginaire, afin de ne jamais considérer qu'« une » langue, ça va de soi. C'est questionner sans cesse la frontière pour ce qu'elle est : une fonction symbolique de limitation *et donc* d'ouverture, qui défige nos fermetures face aux territoires crus trop différents et pour cela craints ou au contraire nous laissant indifférents. C'est rouvrir les systèmes intégratifs trop fermés sur eux-mêmes ; c'est les réintégrer dans la dimension symbolique, « à régime symbolique » : c'est réaffirmer qu'une langue n'a de sens, subjectif, et de bien-fondé, objectif, qu'à être avant tout du langage. S'il y a « de l'un » dans le vécu de notre langue, assez pour nous sentir suffisamment « entre soi », alors on peut ne pas refouler la différence.

Même la différence intérieure : défiger le « *une* langue », cela ne s'opère pas seulement vis-à-vis « des autres » ; la figure structurante de l'Autre a beau être souvent projetée sur le dehors, sa fonction de délimitation vaut en tout lieu, y compris au sein d'une langue : un dialecte a le droit d'exister sans mettre en danger une trop frileuse conception de l'identité linguistique. On en viendrait même à questionner ce palier et ses critères : car du dialecte à la langue, n'y a-t-il pas gradualité, c'est-à-dire, là encore, passage ? La gradualité, telle est la réalité linguistique première.

En fait, ce qui caractérise le fait linguistique dépasse la langue entendue comme notion pratique, c'est-à-dire sa fixation comme « palier » par distinction avec les autres paliers que sont le dialecte, le patois, l'interlangue, les créoles, etc. Cette fixation se fait figement quand on réduit tout ce qu'implique la structure à ce que l'on peut dire d'une langue. Un tel concept pratique, pour nécessaire qu'il soit, ne peut constituer l'atome premier d'une science du langage. Par-delà une langue, la réalité linguistique la plus neutre et la plus large est interlinguistique. On pourrait alors dire qu'il n'y a de linguistique que comparée ; mais même cela ne suffit pas, car ce serait figer le linguistique sous le nouveau masque, non plus d'une langue, mais d'un système de langues. En fin de compte, le terme « interlinguistique » n'a de vertu que momentanée, à défiger notre conception du linguistique, souvent trop dépendante de la vision notre propre langue. 1+1, ça fera toujours 1 et 3 à régime symbolique ; cela ne fait 2 que dans le registre du spéculaire, dans le figement fasciné, craintif ou supérieur, que nous prenons pour une réalité et où nous nous cloîtrons illusoirement (que ce soit par croyance, ou parés des atours de la science, peu importe) : ceux qui sont deux, ce sont toujours les chiens de faïence.

Sur ce plan, le bilinguisme, aussi immersif soit-il, n'a à se prévaloir d'aucune supériorité sur le monolinguisme : avoir sa conception figée à hauteur d'une langue ou de deux, cela ne change pas grand-chose au fait qu'on reste en-deçà du symbolique, du tiers, du sens : au pays des aveugles monolingues, les borgnes bilingues sont rois ; manquera toujours cette « langue du sujet » comme disait René Laffitte, qui parle le désir, et qui seule saura accueillir la possibilité d'une langue inconnue, la véritable étrangère de l'affaire, la « pensée du dehors » dont parlait Deleuze. Pour tout cela, tout au long de l'accueil que m'ont fait mes collègues depuis quatre ans, le bilinguisme occitan-français des Calandretas m'a semblé inséparable d'un certain regard sur le fait interlinguistique occitan lui-même, sur sa fragile complexité intérieure qui fait sa richesse, sinon sur le plan sociolinguistique, du moins sur le plan éthique et épistémologique ; et son ouverture, intérieure sur les dialectes, extérieure sur d'autres familles de langues, se fait alors humblement l'occasion locale, la praxis restreinte qui promeut chez l'enfant l'expérience, rare, de ce qui spécifie le linguistique à régime de désir. Le sens du précaire n'est peut-être pas la moindre des qualités, en

linguistique, comme en pédagogie, comme dans quelques autres terrains vagues où l'humain pousse encore.